

Confesseurs et défailnants

Persécution des chrétiens au III^e siècle

●●● **Attila Jakab**, Budapest
Dr en histoire du christianisme

Malgré des persécutions sporadiques, limitées dans l'espace et dans le temps (près de deux siècles), le christianisme n'a pas cessé de se répandre dans le bassin méditerranéen dominé par Rome. C'était l'époque des martyrs, qui choisissaient davantage la mort (souvent atroce) à l'abjuration de la foi en Jésus-Christ. Vers la fin de cette période, en 197, Tertullien pouvait encore s'adresser aux autorités en écrivant : « Mais elles ne servent à rien, vos cruautés les plus raffinées. Elles sont plutôt un attrait pour notre secte [c'est-à-dire l'enseignement]. Nous devenons plus nombreux, chaque fois que vous nous moissonnez : c'est une semence que le sang des chrétiens ! »¹

Il n'est donc nullement surprenant que, dans la première moitié du III^e siècle, les communautés ecclésiastiques connurent une croissance et une expansion. Or, parallèlement à cette évolution, la ferveur de beaucoup de fidèles s'affaiblit. Bon nombre d'entre eux étaient davantage chrétiens par nom que par conviction. Origène (dans les années 240) se

lamentait déjà : « Il en est parmi nous dont la foi se borne à venir à l'église, à s'incliner devant les prêtres, à proposer leurs services, à honorer les serviteurs de Dieu, à contribuer à l'embellissement de l'autel et de l'église, mais qui ne se donnent aucun mal pour améliorer leur conduite, corriger leurs habitudes, dépouiller leurs vices, pratiquer la chasteté, maîtriser la colère, réprimer la cupidité ou réfréner l'envie, qui ne suppriment pas de leur langage les médisances, les bavardages, les bouffonneries indécentes et les critiques empoisonnées. »²

Cette mutation, survenue pendant la période des Sévères (193-235), se conjuguait avec la généralisation de la citoyenneté romaine. Celle-ci fut accordée à l'immense majorité de la population de l'Empire par la *Constitution antonine* promulguée par Caracalla en 212. Outre sa portée juridique, l'édit impérial avait aussi une dimension religieuse : il comptait la plus grande partie des habitants de l'Empire au nombre des fidèles des dieux de Rome. Cette valorisation de la religion romaine cachait mal le déclin du système religieux traditionnel de l'Empire, illustré notamment par la progression du christianisme et des religions à mystère qui promettaient un salut personnel.

histoire

Les crises de l'Empire romain furent à l'origine à la fois des persécutions contre les chrétiens et de l'expansion du christianisme ; du renforcement de l'organisation ecclésiastique des Eglises et de l'affaiblissement d'un christianisme de conviction.

- 1 • **Tertullien**, *Apologétique* 50,13. Traduction de J.-P. Waltzing, Les Belles Lettres, Paris 1998, p. 229.
- 2 • **Origène**, *Hom. sur Josué* X,3. Traduction de A. Jaubert, Cerf, Paris 1960, p. 277.

histoire

Il n'empêche que la *Constitution antonine* jeta les germes de l'idée que « l'unanimité religieuse des sujets autour de la religion du souverain est indispensable à la cohésion de l'Etat ».³ Ce principe constituera non seulement le fondement des persécutions généralisées à venir, mais aussi de la christianisation de l'Empire.

Vers un christianisme de masse

Après l'assassinat de Sévère Alexandre (235), le monde romain entra dans une période de grande crise : instabilité du pouvoir, guerres, brigandage et piraterie, famines et épidémies, dévaluation de la monnaie, appauvrissement, individualisme, retour à la terre, pressions des « barbares » et des Perses sur les frontières, désarroi devant l'impuissance des dieux. On assista à « la décompo-

St Pierre conduit au supplice (sarcophage, Rome)



sition d'un système politique, social et économique et de son référentiel idéologique sous l'effet de forces internes et externes, [et à la] constitution tâtonnante et conflictuelle d'un nouveau système ».⁴

Deux empereurs, issus de l'ordre sénatorial, prirent des mesures énergiques visant la restauration religieuse et politique. L'Etat romain et l'Eglise entrèrent ainsi dans un conflit de type nouveau. Le premier empereur, Dèce (249-251), souhaitait renforcer la défense des frontières et rétablir l'ordre, la paix et la sécurité. Pour cela, « il prescrivait à tous les habitants de l'Empire de manifester leur piété envers les dieux de l'Empire en participant à un sacrifice, autrement dit de s'associer à une *supplicatio* générale pour le salut de l'Empire ».⁵ L'accomplissement de ce devoir civique était contrôlé par des commissions locales.

On assista alors à un changement de paradigme : les défections furent importantes dans le rang des chrétiens, y compris parmi les clercs, au point que les défaillants furent plus nombreux que les martyrs et les confesseurs. Une question se posa de manière aiguë : que faire de tous ces « tombés » ? qui avait le droit de leur conférer la réconciliation et la réadmission dans la communauté ? Cette compétence revint finalement aux évêques (même défaillants), au détriment des confesseurs.

Après de vives discussions, ils choisirent d'accorder le pardon (après une pénitence variable selon la gravité de la faute),

- 3 • **Claude Lepelley**, « Les chrétiens et l'Empire romain », in **Luce Pietri** (éd.), *Le Nouveau Peuple (des origines à 250)*, Desclée, Paris 2000, p. 258.
- 4 • **Michel Roux** (éd.), *Etat et territoire en Europe de l'Est et en URSS*, L'Harmattan, Paris 1992, p. 8.
- 5 • **Pierre Maraval**, *Les persécutions des chrétiens durant les quatre premiers siècles*, Desclée, Paris 1992, p. 70.

ouvrant ainsi définitivement la voie au christianisme de masse. Depuis, toute l'histoire chrétienne est parsemée de tentatives répétées de mise en valeur d'un christianisme de conviction, aux exigences morales et spirituelles élevées. Pendant les années paisibles qui suivirent la persécution sous Dèce, les Eglises chrétiennes se renforcèrent et consolidèrent largement les liens qui les unissaient les unes aux autres. C'est dans ce nouveau contexte - et dans une atmosphère angoissée (offensives sur les frontières et problèmes internes) - que l'empereur Valérien attaqua de front l'organisation ecclésiastique (en 257-258), pour arrêter l'expansion du christianisme ; sans succès. La diversité des attitudes adoptées par les clercs (allant du martyr, par ex. Cyprien de Carthage, jusqu'à la collaboration) donnera lieu cependant à d'importantes controverses où les questions doctrinales se mêleront aux problèmes d'autorité.

Renverser la vapeur

L'institution ecclésiastique a tiré profit de la crise de l'Empire. Elle est sortie renforcée des persécutions généralisées de Dèce et de Valérien (capturé par les Perses en 260). Qui plus est, au bout d'un peu plus d'un siècle le christianisme est même devenu la religion de l'Etat romain, dont il devait assurer la cohésion. L'Europe chrétienne s'est construite au fil du temps sur cette base mais, dans ce mariage de raison, le christianisme a perdu beaucoup de son dynamisme, de sa ferveur et de son attraction.

Aujourd'hui, le monde autrefois chrétien est en crise. L'Europe moderne, qui s'est bâtie en partie par la lutte contre l'Eglise catholique (et le christianisme), assiste avec impuissance (sinon en complice) au démantèlement des fondations de sa structure (famille, nation, Etat, partis politiques, Eglises chrétiennes dites traditionnelles ou historiques). Cela ne se fait certes plus dans un climat de persécution, mais plutôt à travers la généralisation de l'ignorance et de l'indifférence. Rien de surprenant à ce que les gens (très individualisés) soient à la recherche de nouvelles valeurs, identités et cohésions collectives, non pas tant sociales, que de groupes/groupuscules homogènes (et souvent exclusifs). La question se pose : le christianisme ne devrait-il pas faire en sens inverse le chemin parcouru au III^e siècle ? A savoir : d'une organisation institutionnelle et hiérarchisée, revenir à un réseau de communautés vivantes ? Seul un christianisme de conviction, conjuguant à la fois les exigences morales et la force intellectuelle, peut rester « compétitif » sur le grand marché du religieux et éviter la marginalisation sociale. Un de ses concurrents, l'islam, ne propose-t-il pas, pour sa part, une nouvelle cohésion socio-politique, séduisante pour une partie des Européens ? « Les musulmans vivant en Europe, par-delà leurs différences ethniques et culturelles, et la diversité de leurs rites et de leurs appartenances aux différentes écoles jurisprudentielles, constituent, dans le cadre des valeurs fondamentales immuables de l'islam, une entité unie dans la fraternité islamique. »⁶

A. J.

6 • *Charte des musulmans d'Europe.*